

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



MASSARD-VINCENT Josiane, Sylvaine CAMELIN et Christine JUNGER (dir.), 2011, *Portraits. Esquisses anthropologiques*. Paris, Éditions Pétra, coll. Anthropologiques, 208 p. (Nicolas Puig)

Le portrait comme démarche ethnographique est doté d'une « autonomie heuristique » et permet d'accéder à l'individu dans sa singularité. Il s'apparente à un projet anthropographique : une description et une écriture de « l'être humain en situation, des maillages et des appuis à partir desquels se déploient ses modes d'action et de présence » (p. 15). Cette proposition forte constitue le fil conducteur d'un volume qui invite à un cheminement dans l'humain le long d'une galerie où sont exposées plusieurs parcelles d'existence soigneusement découpées dans la toile mouvante du réel. Issu d'un séminaire organisé au Laboratoire d'anthropologie urbaine de 2005 à 2009, il prend la forme de neuf portraits et s'achève sur un épilogue de la main d'Albert Piette.

Les coordonnatrices, Josiane Massard-Vincent – auteure de l'ouvrage exemplaire *Edie, une vie anglaise, du portrait comme ethnographie* (2008) –, Sylvaine Camelin et Christine Jungen, s'inspirent de « façon formelle et métaphorique » (p. 13) du portrait peint et photographique, en suggérant que le passage du pictural à l'écrit ne supprime pas la dimension centrale de composition que nécessite son exécution. Aussi le canevas proposé se distingue-t-il des modes d'écriture habituels en anthropologie et substitue-t-il au langage des causes et des généralisations celui du point de vue, du cadrage, du champ ; bref, « une grammaire issue des traditions picturales et photographiques » (p. 15).

L'objectif n'est donc pas de réassembler les fragments de vie à l'aune de régularités sociologiques ou anthropologiques mais de restituer l'humanité d'une personne tout en tirant quelques fils qui la relient à son espace-temps. Ce déplacement implique de réévaluer « l'articulation entre le personnel, le collectif et/ou l'universel » (p. 23) et de repenser en conséquence le lexique anthropologique en suivant des « connivences et des convergences » (*ibid.*) en faisant émerger « des moments d'adhésion et de singularisation » (*ibid.*).

Parmi les nombreuses lectures transversales possibles, je suivrai brièvement trois lignes, dont une ligne de fuite, faisant couture entre les différentes descriptions : la représentation, la présence au monde et la notion de personnage.

Deux textes tout d'abord me semblent privilégier le sens à l'existence. Marc Abélès effectue un retour réflexif particulièrement inspirant sur la notion de portrait à partir de l'usage qu'il en fit dans son enquête sur la vie politique en 1989. Sophie Houdart cherche à comprendre « la relation de l'architecte à son architecture » (p. 109), en accumulant les détails à travers le suivi de projets plutôt que celui de l'architecte lui-même. Sous des abords très différents, ces deux contributions partagent une interrogation sur le portrait des personnes publiques : un choix d'écriture dans le premier inséparable d'un point de vue sur la représentation – et son corolaire, l'éligibilité (p. 191) – et le constat d'une situation de « sur-représentation » dans le second. L'architecte est déjà présent et représenté par ses réalisations comme par les différents points de vue développés sur lui et son œuvre (p. 108).

Les sept autres portraits mettent davantage l'accent sur les modes sensibles d'être au monde. Cela implique une focale spécifique, proche des individus, pour transmettre un peu du tremblé du réel. Les corps deviennent perceptibles : un regard vague, une voix trop forte qui monte dans les aigus, des mains qui tremblent, un sourire qui transfigure, une légèreté couperose, les ailes d'un nez, etc.

Si les gestes et les paroles de Mariam (par Sylvaine Camelin) traduisent ses efforts pour «prendre place» à la suite de ses nombreux déplacements entre le Koweït, le Yémen et la Grande Bretagne, Umm Nabîl cultive volontairement le détachement et la latéralité. Christine Yungen dépeint son attention déclinante pour les sociabilités et le petit théâtre domestique à mesure que grandit son addiction à la télévision. Probablement trouve-t-elle dans les feuillets «universels» tels qu'*Amour, gloire et beauté* des éléments de compréhension de sa propre société. Néanmoins, cette mise à distance de son environnement ne l'empêche pas de mobiliser à l'occasion ces réseaux qu'elle paraît négliger. Lélé, en Birmanie, occupe le monde d'une autre façon (par Bénédicte Brac de la Perrière). Elle n'apparaît ni comme une éternelle étrangère, ni comme une femme en retrait, mais comme une médiatrice bien ancrée dans son pays et ses réseaux ; position qu'elle tient avec sa portraitiste jusqu'à incarner pour elle, involontairement, un médium défunt lors d'une cérémonie funéraire.

Dans une évocation poétique d'une lointaine voisine, Jean-Charles Depaule rend progressivement Véra Méjan «visible» dans l'espace confiné du palier distribuant leurs deux appartements parisiens. Adeline Herrou nous plonge dans un univers feutré, quoique constamment heurté par la présence des laïcs, en dressant le portraits croisés de trois moines dans un monastère taoïste chinois. Les quelques fragments temporels de la vie d'un boxeur thaïlandais sur une année s'achèvent sur un combat au cours duquel une forme inédite émerge de leur corps fusionnés par la technicité de la boxe (par Stéphane Rennesson).

Pascal Feghali tisse différentes versions d'un même personnage habitué du jardin de Sanayeh à Beyrouth, à partir d'une image dont les modifications de couleur et de taille entraînent des perceptions différentes du sujet, de son autobiographie et de sources divergentes. Le dispositif s'avère particulièrement pertinent pour traduire l'ambiguïté d'Abou Youssef et s'ajoute au témoignage sur la richesse de l'expérience humaine, irréductible et situé, qu'offre cette galerie de portraits.

On peut y voir, en suivant Albert Piette, une «naissance disciplinaire» (p. 196). Je note pour ma part l'intérêt d'une «forme possible de connaissance» à travers la mise au monde de «personnages anthropologiques», dont on pourra d'ailleurs interroger en amont le statut ontologique. Leurs apports se différencient de ceux des personnages conceptuels qui peuplent la philosophie, à l'instar du Zarathoustra nietzschéen, ou des types psychosociaux de la sociologie dont bon nombre logent dans les enclaves des sociétés – le migrant, l'étranger, le marginal, etc. (Deleuze et Guattari 1991 : 66-67). Ils ont un nom et un corps. Leurs parcours singuliers mis en résonance, tels que l'anthropographie les restitue, sont la source de connaissances inédites. Mais il n'en demeure pas moins, cela est souligné, que ces personnages finissent toujours par échapper à leurs «auteurs».

Références

- DELEUZE G. et F. GUATTARI, 1991, *Qu'est-ce que la philosophie ?* Paris, Éditions de Minuit.
- MASSARD-VINCENT J., 2008, *Edie, une vie anglaise, du portrait comme ethnographie*. Montreuil, Éditions Aux Lieux d'Être.

Nicolas Puig

URMIS (IRD), Université Paris-Diderot, Paris, France